

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Illusions

Véronique Gagnon

Volume 15, numéro 1 (85), février 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30559ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, V. (1973). Illusions. *Liberté*, 15(1), 84-86.

miroir journalier de mes marches
solitaires.
Pourquoi, tout autour, des buées grises
pour un coeur dans l'ennui ?

Ce mur, où que j'aïlle,
je le retrouve devant moi.
Je palpe ses pierres froides,
je désire m'y accrocher mais en vain.
Je poursuis mon chemin avec cette ombre
qui est trop mienne et fidèle.
Je n'attends rien de lui ;
Je l'aime sans lui mentir.
Je sais qu'il luit seul au soleil,
mais je ne connais que l'ombre grise et froide.
Partout derrière moi
je ne revois que le mur et ses pierres.
Pourquoi ce mur... Pourquoi cette foule...
Jamais je ne trouverai chaleur dans ma solitude.

LILIANNE THIVIERGE

ILLUSIONS

A jaune
Promenade sous le soleil
Haut et piquant
Douce lueur naïve, épée de feu
Qui me fait vivre.
Au-delà des champs,
Couleur de miel,
Je jouis en marchant
De cet air démentiel.

E bleu
Et la mer je hume
Océan de tristesse, fleuve des remords
Tu coules sans fin
Perdant le profil des dunes
Et des ravins.
Une humble mélancolie

M'envahit
Car la mer et ma larme
Se croisent
Je pleure.

I vert
Pénétrant sous la voûte des feuilles,
Je vois ma peine
Au seuil du printemps
Et contemple en rengaine
La mousse fleurie
Frisant
Sous mes pieds mouillés
Une feuille tombée
Réveille un espoir oublié : je ris

O blanc
De froides pensées m'envahissent
Soudain ;
L'hiver chasse l'été
Puis gèle ma liberté.
L'oiseau s'envole dans un cri de détresse :
Il perce mon cœur
D'un gel trop vif.

U noir
Au plus profond de mon être
La mort s'est juchée.
Elle « scabre » mes rêves
Et me tue de son glaive ;

Sombre terreur, lumière effacée
Je crois et je meure
Un peu plus à chaque heure.

VÉRONIQUE GAGNON

POÈME

Je reviens de l'éblouissement
D'un triste et long voyage,
D'un pays aux contours inconnus.

J'ai au doigt les bagues
De mes deux grands domaines
Nouveaux matins, nouveaux chemins,

Au creux de mes paupières closes
Les oiseaux auront cessé de voler
Les étoiles auront cessé de briller.

La musique s'accentue
Les arbres s'allongent
Le plafond s'assombrit
Les jours s'abrègent.

Sabots légers, chemins tordus
Sous la pluie tendre aux orages vécus.

La vie renaît
La mort s'étonne
Toute chose se renouvelle
En un premier printemps.

Mes horizons s'étendent
A la grandeur d'un pays,
Ma maison, ma prison.

HÉLÈNE DOSTIE